

— Oh ! oh ! dit l'officier, nous sommes un peuple de quarante millions d'âmes !

— Monsieur, dit-il à l'Allemand, la France est un grand pays, mais c'est surtout une grande nation ; elle a été écrasée, surprise dans une heure d'abandon et de fatigue morale ; vous étiez prêts, elle ne l'était pas.

— Avec un million de soldats et des machines de guerre perfectionnées, vous avez remporté des victoires sanglantes sur une armée de trois cent mille hommes, trahis à Metz, mal commandés partout ; après, vous n'avez eu devant vous que des conscrits sans chefs.

— Cependant, monsieur, la lutte a été longue, Paris a mangé son dernier morceau de pain avant de se rendre, vous avez été plusieurs fois inquiets ; et si un Pélissier ou un Bosquet se fût trouvé à la tête des Parisiens, vous étiez culbutés.

— Enfin, monsieur, pour conclure, la France ayant eu ce malheur d'oublier sa mission et de s'endormir au lieu de marcher à l'avant-garde des nations, la loi providentielle l'a frappée et elles'est réveillée sous votre talon.

— Mais la leçon a profité.

— Vous avez été l'instrument de la Providence, mais votre tâche sanglante terminée, votre influence s'affaïsse, votre prestige tombe !

— Il ne vous reste plus de votre gloire que la honte d'avoir volé les pendules, de vous être montrés rapaces au delà de toute idée et d'avoir reculé devant une entrée effective à Paris.

Ce que nous ne pouvons rendre c'est l'effet produit par cette sortie du Fulminante ; il nous est impossible de reproduire ce jet d'éloquence tel qu'il fut lancé sur ce malencontreux Allemand. Le Fulminante foudroyait son adversaire sous le feu de son regard et de sa verve ; l'officier prussien, cependant, n'était pas un lâche, il maintint ses prémisses.

— Monsieur, dit-il, vous avez insulté mon pays.

— Et vous, monsieur, vous avez insulté la France.

— Alors, monsieur, vous me rendrez raison.

— Vous aussi ! Et tenez, c'est assez parlé. Continuons de dîner.

Il se fit un grand silence ; Carlo remarqua que Fernande était très émue. Peu à peu, la conversation se rétablit, et Fernande en profita pour dire à la baronne :

— Vont-ils donc se battre ?

— Je le crois ! dit celle-ci. Le duel est inévitable !

— Suis-je malheureuse ! murmura la jeune fille ; c'est à cause de moi qu'aura lieu ce duel ?

— Mais ce monsieur était insupportable ! dit la baronne : si votre frère Armand eût été ici, il eût jeté cet officier par la fenêtre à coup sûr.

Et quand, à la fin du repas, Fernande s'approchant de Madejo, lui dit :

— Monsieur, vous devriez laisser vos amis arranger cette affaire sans vous battre !

Il répondit :

— Mademoiselle, j'aime la France. Du reste, je fais ce qu'Armand ferait s'il était ici.

Mêler le nom d'Armand à cette affaire était habile ; la baronne et Madejo semblaient s'être donné le mot dans certaines situations tout indiquées d'avance.

— Vais-je donc perdre tous ceux pour lesquels j'ai de l'amitié ! murmura-t-elle.

— Mademoiselle, dit Madejo, vous me porterez bonheur, j'en suis sûr.

Et en effet, le lendemain matin, dans l'enclos de Culumerlo, il allongeait deux coups d'épée à l'officier prussien ; le premier au sein, assez léger.

— C'est pour la France ! dit-il.

Le coup ne fit qu'une blessure assez légère et l'officier voulut continuer le combat.

La seconde blessure coucha le Prussien sur le carreau.

— Celui-là, pour la jeune fille que vous avez offensée ! dit Madejo.

Et il laissa le Prussien aux mains des chirurgiens, et aux soins de Culumerlo.

Il revint à Naples.

Fernande, auprès de la baronne, l'attendait pour le remercier avec effusion.

Ce jour-là, le Fulminante espéra.

On peut prendre des villes, on peut être glorieux, puisant, habile et brave, et échouer auprès d'une jeune fille ; mais une jeune fille si pure, si vaillante, si fidèle qu'elle soit, peut être vaincue.

Après son duel, le Fulminante eut une entrevue avec la baronne ; il avait hâte de savoir quel effet sa conduite chevaleresque avait produit.

— C'est très bien ! lui dit la baronne. Toutefois, si vous croyez avoir détruit le prestige d'Armand, l'avoir remplacé, vous vous trompez. Il faut attendre encore, attendre patiemment ; votre heure viendra. Les femmes sont esclaves des habitudes. Insinuez-vous !

— Vous avez raison ! dit le Fulminante.

A peine était-il sorti qu'un sourire se dessinait sur les lèvres de la baronne :

— Tu ne seras jamais son mari ! Elle va mourir ! elle est morte ! Et elle sonna trois coups. Le prétendu père de la baronne entra.

— Il faut, lui dit-elle, activer les choses. Chaque nuit on laissera le chevalier une minute de plus en tête-à-tête avec qui vous savez.

— Bien ! dit-il froidement.

— Personne, n'est-ce pas, ne se doute de rien ?

— Oh ! personne !

— On ne voit aucune trace.

— Je varie les points d'attaques. Tantôt un bras, tantôt l'autre. La piqure ressemble à celle d'un moustique.

— Allez et soyez prudent.

Pauvre Fernande ! Ses jours étaient comptés.

XX

CASCARILLO

Pendant ce temps, dans la grotte, Armand devenait infidèle.

Ici devait y avoir dîner, on s'en souvient ; le repas eut lieu.

Cascarillo avait fait les choses en homme qui veut se faire bonne réputation d'amphitryon ; rien n'était épargné ; la chère était abondante et parfaite. Les vins étaient exquis. Bianca ou la comtesse, comme on voudra, s'était arrangé un costume qui la rendait adorable, sans trahir son incognito ; elle servait à table. Le *buen retiro* du chef était éclairé à giorno, M. Lenoël en fut ébloui. Armand paraissait tantôt sombre, tantôt animé d'une joie exubérante. M. Lenoël en fut frappé.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-il à l'oreille.

— J'ai... qu'aujourd'hui je sais ce que je ne savais pas hier.

— Et quoi donc ?

— Si la comtesse n'est pas venue, elle ne viendra jamais ! dit le jeune homme.

— Mais elle n'a point paru.

— Qui sait ! Ce soir, je saurai tout.

Puis, très-pâle :

— En conscience, monsieur, étant donné que je hais cette femme à la tuer, mais que, d'autre part, Fernande court de grands dangers, suis-je coupable de feindre l'amour, alors que c'est le seul moyen qui me reste de nous faire sortir de cette prison ?

— Non, vous n'êtes pas coupable !

— Alors, monsieur, je crois que nous verrons ou, plutôt, que je verrai la comtesse ce soir.

Et Armand serra fébrilement la main de M. Lenoël.

On se mit à table. Armand fit des frais et parut oublier sa tristesse ; le vin était généreux ; M. Lenoël se mit en